Byron

Emile Laurent

image
not
available

Émile LAURENT

BYRON

PARIS

—

1899

Emile *LAURENT*

BYRON

PARIS

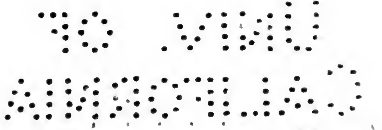
—

1899

—

BYRON

Byron fut surtout un lyrique. Il aimait à traîner sa robe de dieu-poète sur la neige des olympes. S'il est parmi nous un poète qui, par son génie et la tournure de son esprit, rappelle le poète anglais, c'est Alfred de Musset. Mais autant le style de Musset est négligé, autant le poète parisien est dédaigneux de la forme, de la rime et du rythme, autant le vers de Byron est soigné, poli, ciselé pour ainsi dire ; autant Musset pêche contre les vieilles règles de la métrique, autant Byron les respecte.



Byron, comme Musset, passe sous l'influence du moindre caprice d'un genre à l'autre. Il quitte la lyre pour prendre la verge de Némésis et en frapper ses critiques ; il quitte le cothurne pour le brodequin, le sifflet d'Aristophane pour le sarcasme de Juvénal. Sa muse se métamorphose comme le Protée de la fable antique : elle se drappe de longs voiles de deuil et gémit sur les tombeaux ; elle embouche la trompette guerrière et anime au combat ; elle se coiffe de serpents, prête à mordre : aujourd'hui vierge au sourire angélique ou femme pleine de sombre désespérance, demain bacchante échevelée ou fille au rire cynique.

Elevé dans une solitude morne et triste, au milieu des montagnes de l'Ecosse où le vent gémit si lamentablement dans les pins, ayant pour toutes caresses celles que lui donnait l'amour froid d'une mère qui avait la triste habitude de s'enivrer de gin pour oublier ses chagrins, le caractère de Byron se voila dès son enfance de cette tristesse sombre qui plus tard devait se changer en une misanthropie dédaigneuse.

Issu des Stuarts par sa mère, on retrouve dans plusieurs de ses écrits comme un écho de leurs malheurs, quelques strophes plaintives et émues comme de tristes élégies ou comme les adieux de

Marie Stuart à la France. Il a, en effet, adorablement pleuré sur la tombe de Zuleïka, la sainte et fidèle fiancée de Sélim. Il a décrit avec la plus touchante et la plus poétique mélancolie la tombe de la vierge morte dans sa beauté et son innocence, la tombe où « une rose solitaire déploie son éclat doux et pâle : on la dirait plantée par les mains du désespoir tant elle est blanche et frêle ; il semble que la brise la plus légère va disperser ses feuilles dans les airs ; et cependant c'est en vain qu'elle est assaillie par la gelée et les orages, c'est en vain qu'une main plus impitoyable que les frimas l'arrache à sa tige, demain la voit refleurir. Un génie l'arrose avec amour de larmes célestes. Les filles d'Hellé peuvent croire qu'elle n'a rien de

terrestre ; la fleur qui brave le souffle destructeur de la tempête épanouit ses boutons sans l'abri d'un berceau, et n'a besoin pour fleurir ni des pluies printanières ni des chaleurs de l'été. Là, chante tout le long de la nuit un oiseau invisible, mais peu éloigné ; on ne voit pas ses ailes aériennes, mais doux comme la harpe qu'une houri fait vibrer résonnent ses chants ravissants et prolongés. »

Par son père, Byron descendait des conquérants normands, et on retrouve aussi dans Lara, le Corsaire et plusieurs autres de ses écrits, des caractères qui rappellent ces aventuriers de la mer, hardis et sombres comme elle.

Au sortir d'une enfance triste et maladive, Byron porta à l'école d'Harrow un cœur précoce, une humeur fantasque, un caractère indépendant. Il fut ensuite le scandale de l'université de Cambridge, grâce aux excentricités d'une vie désordonnée et libertine. Ce fut alors qu'à l'âge de dix-huit ans il publia son premier recueil de poésie : *Les Heures de Paresse*, où se montre déjà tout le génie du poète, mais aussi son esprit dédaigneux, sa mélancolie amère, son ironie sarcastique, son immense mépris des hommes. Ces poésies néanmoins ont parfois un ton tendre et plaintif, quelque chose de doux et de touchant comme les

souvenirs d'une jeune fille. On dirait des plaintes à peine murmurées et faibles comme le gémissement des saules au bord des ruisseaux. Ces vers sont comme l'écho d'une âme tourmentée qu'envahit déjà le remord ou la haine et qui pleure ses illusions perdues. Ses stances par exemple sur la mort de la jeune Marguerite Parker, « celle qu'a moissonnée dans sa fleur le roi des épouvantements », sont d'une mélancolie ravissante et font songer aux strophes de notre harmonieux Lamartine. Malheureusement trop souvent la satire perce déjà entre les vers. Pourtant Byron est encore bien jeune pour avoir pris le monde en haine !

Ces poésies premières furent vivement critiquées par la revue d'Edimbourg. Byron répondit par

la satire des poètes anglais et des critiques écossais, où il donna libre cours à sa verve sarcastique et se défendit avec l'ironie amère de l'orgueil blessé.



Après avoir siégé quelque temps à la chambre haute sur les bancs de l'opposition, Byron quitta l'Angleterre pour promener sa mélancolie et ses vices à travers le Portugal, l'Espagne, l'Albanie, la Grèce et la Turquie. Ce sont ses propres impressions et ses propres aventures qu'il reproduit dans *Le Pélerinage de Childe Harold*. Personne peut-être avant lui n'a parlé avec autant d'enthousiasme et de poésie des lieux qu'il a visités. Personne n'y a fait revivre plus fortement les souvenirs du passé, remué plus profondément la cendre des héros endormis. On trouverait difficilement dans les poètes anciens ou modernes une prosopopée plus

magnifique et plus hardie que celle-ci : « Eveillez-vous, fils de l'Espagne ! Eveillez-vous ! Aux armes ! N'entendez-vous pas résonner la terre sous les pas des coursiers ? N'est-ce pas le bruit du combat qui arrive à notre oreille ? Ne voyez-vous pas ceux que frappe le sabre ensanglanté ? Courez ! courez sauver vos frères avant qu'ils tombent sous les coups des tyrans et de leurs esclaves. L'air est sillonné des feux redoutables du trépas ; chaque décharge, répercutée de roc en roc, annonce que des milliers d'hommes ont cessé de vivre. La mort vole sur un aiguillon de soufre ; le génie des batailles, rouge de sang, frappe du pied la terre, et les peuples ont ressenti la commotion. Voyez-vous le géant debout sur la montagne, étalant au soleil sa

sanglante chevelure? Les foudres de la mort étincellent dans ses mains ardentes et à ses pieds d'airain est couchée la Destruction observant les calamités qui s'accomplissent. »

Tyrtée n'a pas appelé les Grecs avec plus d'éloquence au combat et le pœan n'a pas retenti plus sublime sur ses lèvres. C'est sans doute ce qui a fait dire à sir Egerton Brydges : « Byron parle son propre langage et non le langage d'autrui. »

Ce fut alors que Byron publia un touchant épisode : *Le Giaour*, « ce collier de perles orientales enfilées sans ordre », comme dit Thomas Moore. Ces fragments, empreints d'une profonde mélancolie, rappellent sous plus d'un rapport le *Saule* de Musset. Malheu-

reusement il arrive souvent qu'entre deux sanglots se glisse, froide comme une vipère, une amère et douloureuse réflexion.

Il publia ensuite *La Fiancée d'Abydos* où s'exhale toute la poésie de la Grèce moderne. Là, le poète donne libre carrière à son amour passionné pour l'Orient, « cette terre du ciel, le pays du cèdre et de la vigne, où sont des fleurs toujours nouvelles, un ciel toujours brillant, où un pourpre plus foncé colore l'Océan, où les vierges sont suaves comme les roses de leurs guirlandes. »

Et puis quelle pure et ravissante conception que cette douce et aimante Zuléïka, belle comme ces visions ineffables accordées au sommeil de la douleur, suave comme le souvenir d'un amour sur

lequel la tombe s'est refermée.

Vinrent ensuite le *Corsaire* et *Lara*, deux épisodes qui mirent le comble à la renommée du poète. Quelles lugub·es et fantastiques conceptions que ce sombre et énigmatique Lara, ce hardi Conrad, moitié pirate, moitié brigand et aussi moitié génie, ce bandit fidèle dans son amour jusqu'à repousser la douce Gulnare, celle que les orientaux appelaient Fleur-de-Grenadier, Gulnare pour lui souillée du sang de son premier amant, ce brigand acceptant la défaite et les tortures avec un dédain superbe, refusant même le pardon que lui envoie la miséricorde divine.

« Là, dit sir Egerton Bridges, Byron donne libre carrière à son imagination; il montre cette éloquence naturelle, coulantdesouroe,

cette rapidité dans la narration, cette puissance d'images saisissante et qui cependant n'a rien de forcé, cette vigueur d'émotions et cette sublimité de pensée qui le caractérisent. »

Et, chose singulière, Byron aime à peindre ses héros, même les brigands et les pirates, avec ses propres traits. Non seulement il fait gronder dans leur sein ces orages intérieurs qui grondaient en lui et éclataient quelquefois si terribles, non seulement il leur met aux lèvres l'amertume de sa désespérance, mais encore il les fait à sa taille et à sa ressemblance physique. « Cela peut venir, dit sir Walter Scott, d'un tempérament qu'une mélancolie native et radicale, comme Hamlet, par exemple, prédispose à s'identifier avec ces

scènes si saisissantes, si pathétiques, où la conscience inquiète lutte contre l'orgueil et se réjouit de se trouver dans les positions coupables et dangereuses, de même que quelques hommes aiment, sans savoir pourquoi, à marcher sur le bord d'un précipice ou sur un pont fragile, à contempler l'abîme dans lequel s'engloutit avec fracas le torrent. » Ne serait-ce pas plutôt simplement de l'orgueil ?

Le *Siège de Corynthe* qui suivit presque immédiatement est une composition qui, bien que d'ordre inférieur, ne manque ni de grandeur ni d'inspiration. « La misanthropie de l'auteur s'y laisse moins apercevoir, dit Jeffrey, et l'intérêt est puissamment éveillé par le mélange habile des scènes passionnées et du tumulte de la guerre. »

Ce fut alors qu'une jeune fille belle et intelligente, miss Milbank, s'éprit de Byron et l'épousa. Jamais peut-être il ne se fit union plus mal assortie. Autant Byron était plein de fantaisie, de spontanéité, de passion, autant miss Milbank était pleine de froideur, de régularité et même de sots préjugés. Elle lui donna un fils. Mais le ménage fut promptement désuni ; et Byron, au bout d'une année, refusa de voir sa femme. La Société anglaise mit tous les torts de son côté, ce qui accentua encore sa misanthropie.





Il publia ensuite *Parisina*, *Beppo*, *Mazeppa*, nouvelles comme Musset savait en écrire, sujets empreints d'une amère mélancolie. Bientôt suivis de *Les Bas-Bleus*, *La Vision du jugement dernier* et *L'Age de bronze*, satires mordantes et sévères, la série se termine par *L'Ile*, aventures de mer racontées avec une énergie puissante et colorée.

Byron se plait aux aventures de mer. Son esprit aime à se promener sur les flots immenses, immense comme eux. « Sur les ondes joyeuses de la mer sombre et bleue, comme elles nos pensées sont sans bornes et nos âmes libres comme elles ; aussi loin que la brise peut porter, partout où les vagues écu-

ment, voilà notre empire, voilà notre patrie. Ce sont là nos royaumes où notre puissance n'a point de limites ».



Abandonné de sa femme, couvert d'anathèmes, Byron s'exile de nouveau pour un voyage sans retour.

En Belgique, Waterloo lui inspire une de ses plus belles odes. En Suisse, l'amitié de l'athée Shelley l'enfonce de plus en plus dans le septicisme. Là, cependant, le spectacle de l'azur calme des lacs, la contemplation des neiges éternelles sur les sommets, la solitude des vallées silencieuses, le chant monotone des pâtres, les souvenirs, tout se réunissait pour le tenir dans une sorte d'éveil douloureux, pour remplir son âme d'une agitation tourmentée. Il avait espéré que Miss Milbank pardonnerait un jour ; mais l'épouse offensée, crai-

gnant une seconde humiliation, en voulut point faire les premières avances et la réconciliation n'eut pas lieu.

Une élégie adressée à cette époque par Byron à sa sœur prouve combien son cœur était douloureusement meurtri. « En vain, il s'est couché le soleil de mon sort, dit-il ; en vain l'étoile de ma destinée a pâli ton cœur indulgent refusa de voir les torts que les autres découvraient en moi ; tu connaissais ma douleur, et pourtant tu n'hésitas pas à la partager... Il est pour moi une source au désert ; dans mon domaine inculte, un arbre reste ; un oiseau chante dans une solitude et son chant me parle de toi ».



Néanmoins Byron ne restait pas inactif. A Venise, il composait *La lamentation du Tasse*, ce chef-d'œuvre en quelques vers, ce poème si différent de tous ses autres écrits. Au lieu de cette amertume qui éclate en paroles ironiques, on trouve ici une résignation tranquille, une âme sur qui la douleur ne peut plus rien, comme ces grands chênes dont la foudre a frappé le faîte et contre qui les orages sont impuissants. Le poète s'est fait des idoles de la nature et des objets inanimés. Au milieu des fleurs sauvages et solitaires, parmi les roches au pied desquels elles croissent, il s'est créé un paradis où il se repose et rève sans compter les

heures.« Toute la terre m'abandonne, s'écrie-t-il, le ciel m'oublie ; en l'absence de toute protection, les puissances du mal peuvent essayer sur moi leur pouvoir et triompher de la créature épuisée qu'elles attaquent. Pourquoi mon âme est-elle éprouvée dans cette fournaise comme l'acier dans le feu ? »

Du fond de son cachot, Le Tasse écoute la voix de son cœur qui parle de l'amour passé, la nature qui fleurit au dehors, le vent sonore qui chante dans les arbres, et le poète est presque consolé. « C'est, dit Wilson, une lamentation douce, mélancolique, plaintive, pleine de résignation, tempérée par les souvenirs d'un bonheur qui ne doit plus revenir et soutenue par l'espoir d'une réputation immortelle. A force de s'être nourri de sa douleur,

la souffrance a perdu sur lui toute prise ».



Quelque temps après, à Ravenne, au bord des flots adriatiques, aux pieds de celle qu'il appelait sa Guiccioli, Byron composa *La prophétie du Dante*.

De retour à Venise, il mena une vie facile et même libertine. Il scandalisa la ville par son amour avec la Fornarina, femme du peuple, violente et jalouse, qui voulut un jour se noyer de dépit. En cherchant la mort, elle ne trouva que la guérison radicale de son amour.

Il se lia alors d'une façon plus durable et plus sérieuse avec la belle comtesse Guiccioli qui abandonna son mari pour le suivre à Ravenne.

Et puis le poète aimait l'Italie, ce



jardin du monde, cette patrie du beau dans les arts et la nature, comme il l'appelle. Pour lui, cette terre est comme le paradis, l'Eve des nations. « O beauté italienne, s'écrie-t-il, n'as-tu pas inspiré Raphaël qui mourut dans tes bras, et qui, dans les œuvres que nous légua son pinceau, rivalise avec tout ce que nous connaissons du ciel ou pouvons désirer »!

Il n'est pas jusqu'au doux parler de cette terre bénie qui ne soit cher au poète, ces syllabes sonores et brillantes comme son ciel bleu, ces désinences harmonieuses qui font d'elle le rossignol de l'Europe. Toute langue doit s'avōuer barbare auprès de celle du barde Toscan, du gibelin proscrit, et paraître comme « le gazouillement d'oiseaux inférieurs ».

Du haut des Alpes couronnées de neiges éternelles, de leurs rocs, de l'ombre touffue des pins, amants du désert qui balancent au souffle de l'orage leur verdoyant panache, le poète aime à contempler amoureusement ces plaines qu'éclaire un chaud soleil et qu'embaument les orangers.

Venise, en particulier, lui était chère, soit à cause de la Fornarina et de la Guiccioli, soit à cause de ses féériques splendeurs, et il n'a pas dédaigné de lui adresser une ode et de pleurer sur les ruines politique de cette grande république.





Entrons maintenant avec Byron dans la carrière dramatique.

Le premier de ses drames fut commencé en Suisse, en face des glaciers de l'Oberland. Aussi il est sombre et grandiose comme ces solitudes.

Manfred, selon l'auteur lui-même, est un drame « très métaphysique, très bizarre, presque incompréhensible ».

Le héros du drame, le sombre Manfred, est une sorte de Faust qui a épuisé tous les secrets des sciences permises et occultes sans arriver au bonheur. Aussi Gœthe a-t-il accusé Byron de « s'être approprié son Faust et d'en avoir tiré une puissante nourriture pour

son amour hypocondriaque. » Mais, outre le vide de son cœur, ce Manfred maudit a un crime sur la conscience, car il a fait mourir celle qu'il aimait, la pâle et belle Astarté qui, revenue de la tombe, plane un moment sur ces horreurs et fait entrevoir la possibilité du pardon.

Bien inférieurs à la conception grandiose du poète allemand, ces actes dialogués où circulent, pâles fantômes, les génies des montagnes et des airs, ne sont qu'une fantaisie d'un esprit tourmenté par la mélancolie et peut-être aussi par le remords. C'est une âme qui, se rappelant la beauté qu'elle a souillée, fixe un moment ses regards sur l'éternité dont l'aube va poindre demain peut-être et, dans sa désespérance dernière, ne trouve que la

mort, le retour au néant, pour toute consolation.



A Manfred succéda *Marino Falieri* inspiré par un épisode de l'histoire des doges de Venise. Malgré certaines qualités qui suffiraient certes pour illustrer un débutant, ce drame a de graves défauts. D'abord l'intérêt languit en des discours d'une éloquence élevée et pleine de poésie, il est vrai, mais inutiles et fatiguants. Et puis le caractère étrange de ce Marino Faliéri toujours en contradiction avec lui-même, critiquant ses propres actes en de longues périodes, est presque incompréhensible ou tout au moins difficile à accepter. Seule, la belle Annunziata, la jeune épouse du doge, a une grandeur presque romaine et parle comme une Pauline.

Suivit un mystère : *Le ciel et la terre* dont l'idée première se trouve dans ce passage de la genèse (chap. VI) : « Et il arriva que les fils de Dieu virent que les filles des hommes étaient belles ; et ils prirent pour femmes celles d'entre elles qui leur plurent ». Byron a voulu peindre dans leur primitive simplicité les amours des premières femmes, cet amour grandi par l'amour céleste des anges Samiata et Ozariel.

Cet épisode est loin d'atteindre la grandeur mystique, la poésie biblique dont Lamartine a su orner *La chute d'un ange*. Daïdha est une vierge autrement belle, autrement passionnée et captivante que

Anah et Aholibamath ; Cédar, l'ange déchu préférant les misères la terre avec de l'amour de Daïdha aux voluptés éternelles, est autrement beau et grand que le timide Ozariel tremblant à la voix de l'archange Raphaël qui rappelle le Très-Haut irrité et le vase de colère prèt à s'épancher.

Néanmoins la description du déluge est faite de main de maître et on croirait avoir devant les yeux un tableau du Poussin, « avec le ciel suspendu comme une couverture de plomb au-dessus des eaux, le soleil pâle et éteint, les rochers et les arbres qui disparaissent sous les eaux et quelques figures luttant en vain contre les vagues envahissantes » (Jeffrey).

« Sur tout ce poème, dit encore Campbell, plane je ne sais quelle

fatalité terrible, et cette teinte sombre que le Poussin a jetée sur son inimitable tableau du déluge ».



Sardanapale est par contre un des meilleurs drames de Byron. L'intérêt s'y soutient d'un bout à l'autre et croît avec chaque scène jusqu'à la catastrophe.

Sans doute le poète a imaginé un Sardanapale de convention. Mais que serait le théâtre sans la convention ! Il a fait du descendant de Bélus un héros plein de noblesse et en même temps de courage, plein de grâce et de légèreté, n'aimant pas à répandre le sang inutilement et cependant ne craignant pas les périls des combats et la mort, préférant à la gloire l'amour d'une belle esclave ou les danses et les joies d'un festin bien illuminé. En



un mot, il lui a donné un caractère byronien.

« Aucune création de lord Byron, dit Trelawney, ne nous semble prouver chez l'auteur plus de vigueur de conception, plus de délicatesse de touche, plus de richesse et de coloris dans le style ».



Le drame *Les deux Foscari*, autre sujet emprunté à l'histoire des doges de Venise, n'eut pas plus de succès que Marino Falieri. Ici encore les caractères sont difficiles à accepter. Ce père qui assiste impassible et froid au supplice de son fils, prononce lui-même sa sentence de mort, tant il tremble devant le redoutable Conseil des dix, et pleure en secret, ne peut guère nous intéresser, pas plus que ce Foscari, son fils, qui, dans son amour insensé pour une patrie qui le répudie et le torture injustement, préfère la mort à l'exil. Seul le traitre Loredano, sombre personnage, implacable dans ses vengeances, et la jeune et touchante Marina qui, dans

son désespoir, trouve des imprécations dignes de figurer à côté de celles de Camille, pourraient nous intéresser. Enfin l'intrigue est insuffisante, ou plutôt il n'y a pas d'intrigue.

Selon Jeffrey, c'est un drame « lourd, verbeux, manquant de passion et d'énergie ».



Le difforme transformé, drame inachevé, est un nouveau sujet emprunté au Faust de Gœthe.

On a voulu voir, peut-être à tort, dans le bossu Arnold, le malheureux déshérité de la nature à qui sa mère même refuse ses baisers, une peinture de l'enfance malheureuse de Byron alors que sa mère ivre l'appelait « vilain enfant boiteux » et le repoussait durement. Ce drame est rempli d'incantations magiques et d'apparitions d'esprits et de génies. Byron, comme Shakespeare, se plait à ces évocations, voix terribles d'en haut ou d'en bas qui clament ou vaticinent. Et puis cela tient peut-être aussi au pays où Byron et Shakespeare sont nés.

Le soleil clair, le ciel bleu qui illuminent et éclaircissent tout, sont rares en Angleterre ; les brouillards, au contraire, sont épais et sombres ; les brumes donnent aux objets un caractère indéfini, vague, et quelquefois des formes étranges. Les nuées deviennent les filles de l'air et de la mer ; les arbres paraissent des géants, leurs rameaux des bras étendus pour bénir ou pour maudire, et le souffle du vent dans leurs feuilles des paroles ou redoutables ou douces comme la voix des oiseaux. Tout alors se transforme et prend dans l'imagination du poète des formes fantastiques, comme tout devient fantôme ou génie au crépuscule ou à la lueur pâle de la lune pour l'œil peureux du paysan attardé dans son champ.

Ces évocations, ces chœurs d'an-

ges ou d'esprits infernaux tiennent une grande place dans les drames de Byron.

A Ravenne, Byron publia le plus admiré peut-être et en même temps le plus critiqué de ses drames : *Caïn*.

Les doutes du premier fratricide sont exprimés avec énergie, et les visions où l'entraîne l'esprit maudit, celui qu'on a appelé Lucifer ou l'Etoile de l'aurore, sont quelquefois grandioses. Néanmoins ce Lucifer est inférieur à celui de Milton, à l'archange tombé avec son orgueil indomptable. « Le Satan de Milton, dit Blacwood, n'est pas un être moitié démon et moitié homme, ayant assez d'éléments terrestres pour servir de type au sceptique malin, et assez de nature

céleste pour jeter un caractère divin sur sa malignité ; le Lucifer de Byron n'est ni un noble, ni un lâche démon ; il n'agit point, il n'a point en lui de poésie ; c'est un pauvre diable incertain, bavard, mauvais métaphysicien, n'ayant point assez d'esprit pour échapper au moins à la damnation des critiques, il ne parle ni en poète, ni en homme de sens. Thomas d'Aquin l'aurait fouetté plutôt à cause de sa mauvaise logique qu'à cause de son impiété, et Saint Dunstan l'eut pris par le nez avant que le malheureux ait eu le temps de s'en apercevoir. »

Cette critique est certainement trop sévère, et si le Lucifer de Byron est de beaucoup inférieur à celui de Milton, il n'en a pas moins une certaine grandeur poétique mélée d'ironie, de colères hai-

neuses, de mépris hautain de celui qui l'a fait tomber. C'est peut-être pour cela qu'on a accusé ce drame de n'être qu'une déclamation contre la Providence. Cependant l'ange du mal et Caïn dont le cœur est déjà troublé de pensées mauvaises, dont le cerveau obscur cherche à comprendre ce que c'est que la mort après la vie, ne pouvaient pourtant pas parler comme des pères de l'Eglise.

Le doux et angélique Abel et Zillah, celle qui fut son épouse et sa sœur, restent un peu dans l'ombre et leur caractère est à peine esquissé. Combien les prières et les louanges qu'ils adressent au Très-Haut sont inférieures en grâce poétique à celles qu'ils chantent dans la pastorale de Gessner ? Cœurs purs où le péché n'a pas mis une souil-

lure, âmes candides que l'ennemi de Dieu n'a point tentées ni obscurcies par le mensonge, ils savent tout tourner à la louange du Créateur. « C'est pour le louer, disent-il, que les fleurs naissantes exhalent, dès le point du jour, leurs parfums odorants ; c'est pour lui que les cœurs divers des oiseaux chantent du haut des airs ou du sommet des arbres, à la vue du soleil levant ; c'est pour l'honorer que le lion sort de sa caverne et fait retentir le désert de ses rugissements ». Tout pour eux est prétexte à adoration et actions de grâces : la rose qui s'ouvre à l'aurore, le lis fané qui se penche au crépuscule, les chants de la fauvette dans la haie, les rugissements des fauves qui saluent le lever du soleil. L'Abel de Byron est plus froid et moins

expansif ; il a quelque chose de la gourme anglaise.

Quant à la douce Adah, la compagne malheureuse de Caïn, elle accepte son sort avec une résignation triste, ne maudissant ni son fatal époux dont elle partage la malédiction et qu'elle aime encore, ni Jehovah devant qui elle se prosterne adorante et soumise.

En somme le drame manque d'action, car le côté passionné de Caïn est laissé de côté ; il agit toujours sous l'influence d'une puissance surnaturelle.

« Cette pièce, dit Campbell, n'est guère qu'un cadre où viennent se placer de puissantes abstractions sur la vie, la mort, l'éternité et le temps, de vastes mais obscures descriptions des abîmes infinis et

des doutes hardis sur le grand problème de l'origine du mal ».

Moore cependant n'hésite pas à reconnaître, et avec raison, des qualités de premier ordre dans ce drame. « Caïn est plein de merveilleux et de terreur, dit-il ; il y a là vraiment le cachet du poète et du diable ».



Le dernier des drames de Byron fut celui qui obtint le plus de succès à la scène ou, pour mieux dire, le seul qui en obtint. C'est sans doute parce que c'est celui où l'action tient le plus de place, celui où les coups de théâtre sont le plus précipités, où le pathétique atteint son maximum d'intensité, où les caractères sont les plus variés et en même temps les plus nettement tracés.

Werner, on ne sait trop pourquoi, a cependant été très sévèrement critiqué, et, si on se reporte aux revues de l'époque, on ne trouve pas un éloge pour ce chef-d'œuvre. Et dire qu'on lui a reproché jusqu'à l'originalité de caractère des personnages !

Ce fut au sein des voluptés faciles de la vie vénitienne que Byron écrivit son chef d'œuvre, « l'épopée sérieuse et bouffonne, enthousiaste et cynique de *don Juan* ».

Moins canaille et plus moderne que le héros de Molière, le Don Juan de Byron est mobile et railleur, passionné et aventureux, ne trouvant rien de mieux que de suivre tous ses penchants, d'obéir à toutes ses passions.

A côté de pages pleines de touchantes tendresses, à côté de strophes d'une poésie magnifique, se trouvent des plaisanteries tantôt amères, tantôt grossières, qui nous cassent les ailes que le poète nous avait données et nous précipitent

brutalement du haut de notre rêve étoilé dans la boue. Ainsi, par exemple, le récit des amours de Don Juan et d'Haïdée est plein de délicatesses infinies qui feraient presque penser aux ingénuités exquises des amoureux de Bernardin de Saint-Pierre. Mais tout à coup le poète change de ton et va jusqu'à douter de cet amour même, blasphémant comme Musset a blasphémé par la bouche de l'impie avocat Desgenais. « O amour, s'écrie-t-il, pourquoi dans le monde est-il si fatal d'être aimé ? Pourquoi à tes berceaux entrelaces-tu des branches de cyprès ? Pourquoi ton plus fidèle interprète est-il un soupir ? La femme qui aime les parfums, cueille des fleurs et les place sur son sein où elles vont mourir. Ainsi ces frêles créatures, objet

de notre adoration, ne sont pressées sur notre sein que pour y trouver la mort. »

Et ailleurs : « Dans sa première passion, la femme aime son amant, dans toutes les autres ce n'est que l'amour qu'elle aime ; l'amour devient une habitude dont elle ne peut se défaire, qu'elle quitte et reprend à volonté comme un gant souple ».

Il n'est pas jusqu'au mariage qu'il n'ait ridiculisé et maudit : « Le mariage vient de l'amour comme le vinaigre du vin ; c'est un breuvage de tempérance peu agréable et âpre à qui le temps a fait perdre son céleste bouquet, pour le transformer en boisson de ménage, insipide et commune ».

Ce mélange de sérieux et de plaisant, ces strophes souvent élevées

et soulignées d'un sarcasme, attirèrent au poète plus d'une critique sévère et méritée. « Combien il eut été facile à Byron de se préserver de toute souillure, dit Blackwood. Quelle cruelle barbarie de créer des êtres aussi parfaits pour les flétrir et les déshonorer ! C'est vraiment le suicide du génie ».

Lamartine lui-même qui voyait dans la poésie une vierge ineffable dont on doit être jaloux comme un amant d'une chaste beauté et qu'on emporte dans les solitudes pour la préserver des souillures de la terre, sur le front de laquelle on met des étoiles et devant qui l'on se met à genoux, Lamartine, dis-je, ne lui a point pardonné ce sacrilège. « On ne ravale pas ainsi, a-t-il dit, la poésie, le plus beau don que Dieu ait fait aux hommes. On ne boit pas

le vin de l'orgie dans le calice des sacrifices ; on ne couronne pas la coupe de l'autel des roses des festins ».

Ce poème qui contient seize chants, resta inachevé.



La mobilité d'âme de Byron le poussa vers d'autres routes. Par un besoin de secousses violentes, par générosité, peut-être aussi par dégout de la vie, il se jeta dans la politique. Quand le carbonarisme eut été battu en Romagne, il renonça au rêve de l'émancipation italienne, et il alla

...chercher sur les mers quelque plage
(lointaine
Où finir en héros son immortel ennui.

Il tourna les yeux vers la Grèce et résolut de consacrer les restes délabrés de sa vie et de sa fortune à la liberté hellénique. La lutte des Grecs contre les Turcs était dans toute sa violence ; Byron pensa que c'était là le calvaire où ii pourrait

racheter son passé et se sauver de la damnation à laquelle les hommes l'avaient condamné. « Jusqu'alors l'âme de Byron, occupée de rêves sublimes, était demeurée en suspens entre le ciel et la terre, et avait été un objet d'admiration plutôt que de sympathie. Le poète sentit ses ailes faiblir ; il chercha des yeux quelque cime lumineuse sur laquelle il put reposer son vol. Lui aussi, après avoir tout essayé pour se séparer de la foule et se faire dieu, aspirait à descendre et avait soif de la vie humaine. » (E. Souvestre.)

Général sans armée, héros sans illusions, il se sacrifie avec un dévouement calme au succès improbable d'une cause dont il meurt martyr à Missolonghi. Sa mort fut un vrai désastre pour la Grèce. Le jour de Pâques (jour où il expira),

des milliers d'habitants de Missolonghi se rassemblèrent sur la grande place qui est hors de la ville, pour se donner, selon une vieille coutume, le salut du matin ; mais, au lieu de s'aborder par ces paroles : « Christ est ressuscité », ils disaient : « Byron est mort. »

« La mort de lord Byron sur une terre étrangère, dit encore E. Souvestre, entre un valet et un médecin, et au milieu des souvenirs de sa fille qu'il pleure, de sa femme qu'il appelle, nous apparaît comme une terrible satisfaction donnée à la religion de la famille qu'il avait trop longtemps méconnue. »

Si Byron a eu des erreurs, s'il a été sacrilège, peut-être est-il en plus d'un point pardonnable. Il avait cette mélancolie native, cette susceptibilité ombrageuse et maladive



qui rendit tant de poètes malheureux et désunit les ménages de Dante, de Shakespeare et de Milton.



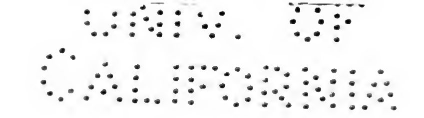
L'œuvre de Byron est une œuvre de génie et d'un grand génie.

Son imagination, bien que sombre, était magnifique et a enfanté des conceptions sublimes, dignes de figurer à côté de celles des plus grands poètes.

Les héros qu'on a appelés byroniens, sont diaboliques et sublimes. Il fait gronder de terribles orages dans leur cœur, et, bien que pirates ou bandits, il leur met des étoiles au front et en fait presque des dieux tant ils sont grands dans leur honte et leur abjection. Il met dans leur âme ces amours forcenées et violentes, ce mépris hautain de l'humanité et des hommes qu'il avait lui-même, et sur leurs lèvres

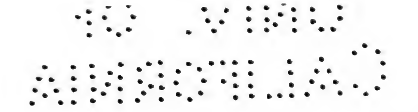
ces sarcasmes et ces blasphèmes qui pleuvent dans ses vers. Néanmoins tous ses héros se ressemblent plus ou moins; ce sont presque tous des Childe-Harold; depuis Conrad le corsaire jusqu'au renégat Alp, jusqu'au sceptique don Juan. Tous ont le sens précis et élevé du bien et font le mal. Une connaissance prématurée du néant de la vie a flétri leurs illusions premières et mis une coupe remplie de fiel dans leur cœur que ronge l'amertume.

Byron fait ses héroïnes divinement belles. Il met sur leur visage toutes les grâces de la beauté féminine, dans leur cœur tous les feux et toutes les audaces de l'amour, sur leurs lèvres, roses entr'ouvertes, les paroles de consolation et d'espérance. Il est impossible de trou-



ver de plus suaves conceptions que celles de Leïla, Zuléïka, Médora, Gulnare.





Le style de Byron est correct, soigné et d'une rare harmonie. Les strophes sont d'une richesse d'images éblouissante : on dirait des perles qu'il jette avec une prodigalité royale.

« Si les sentiments et les idées sont souvent sujets à la critique, dit M. Halberg dans son cours de littérature étrangère, on ne peut s'empêcher d'admirer sans cesse la perfection du style, l'harmonie des vers autant que l'éloquence et la vérité de la passion. »

On ne peut, en effet, trouver rien de supérieur à sa description du déluge, à la prédiction de Marino Falieri annonçant que le jour est proche où la cité qui éleva un rem-

part contre Attila courbera la tête lâchement et sans combat devant un Attila bâtard, où Venise ne sera plus que le pire et le dernier des déserts peuplés, le refuge de la débauche grossière, du libertinage sans passion, de l'impudicité froide et compassée, la Sodome de l'océan ! Qu'on trouve dans les anciens ou les modernes quelque chose de plus poétique et de plus merveilleusement beau que les adieux de Manfred au soleil, l'astre glorieux qui réjouit au sommet de leurs montagnes le cœur des bergers chaldéens, l'étoile souveraine centre d'un grand nombre d'étoiles !

G. Merlet résume aussi son appréciation sur Byron : « Byron eut du génie, mais une imagination mal réglée. Son vers précis, correct et plein de feu, ex-

prime trop souvent un doute désespérant, une mélancolie contagieuse et presque l'admiration du crime. Grand et d'une belle figure, Byron était né boiteux. Sa poésie lui ressemble : elle a une infirmité qui lui donne un air maladif; il manque à sa beauté pour être parfaite l'équilibre moral. »